



En
accès
libre

**LE VIRUS
DE LA RECHERCHE**

ISABELLE POIROT-JAROSIEWICZ

COURONNE DE CŒURS

PUG

La collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** » est une initiative des PUG en partenariat avec [The Conversation](#) et l'Université Grenoble Alpes.

Directrice de la publication : Ségolène Marbach

Directeur de la collection : Alain Faure

Cette édition électronique a été réalisée pour les PUG par Catherine Revil, en télétravail, pendant la période de confinement.

ISBN 978-2-7061-4807-1 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-4808-8 (*e-book ePub*)

© PUG, avril 2020

15, rue de l'Abbé-Vincent – F-38600 Fontaine

pug@pug.fr / www.pug.fr

L'OPÉRATION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

En réaction à la situation inédite engendrée par le coronavirus, les PUG ont proposé à leurs auteurs et aux chercheurs intéressés d'**ouvrir la réflexion sur les enjeux de la crise du Covid-19 vus par le monde de la recherche, sur la base d'une contribution libre et volontaire.**

Nous avons demandé aux auteurs de questionner les modes de formulation et de diffusion des savoirs car l'urgence nous oblige sur cette voie. Les chercheurs sont des gens passionnés. Leur *virus de la recherche* formate leurs réflexions sur la marche du monde et il nous semble que la crise du Covid-19 favorise aussi un travail d'introspection sur les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

La collection « Le virus de la recherche », coordonnée par Alain Faure (CNRS, Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA), rassemble les meilleurs textes issus de cette initiative dans une série d'e-books courts, en libre accès, en téléchargement sur le site des PUG, dans leur réseau de diffusion, et chez tous les libraires en ligne.

Face à la crise, les PUG choisissent de faire preuve d'esprit coopératif, de réactivité et d'agilité et proposent ainsi à leurs lecteurs de garder les neurones en action dans l'effervescence des réflexions et du débat scientifique.

Bonne lecture à tous!

Cette crise n'est pas venue d'un pays lointain, ni du jour au lendemain.

La mauvaise graine a été semée en France dans les années 2005, à l'hôpital.

Au début c'était une petite pousse de rien du tout, une herbe, sans danger apparent. Ceux qui l'avaient mise en terre, promettaient une belle plante, fleurie, portant du fruit, à l'odeur enivrante. Mais qui l'avait plantée ? Arrosée, fertilisée ? À l'époque, les soignants ne se sont pas méfiés, ils ont fait confiance.

Il fallait de l'espace pour que cette merveille se développe : on a imposé le regroupement de chaque spécialité médicale en un même lieu. C'est ainsi, par exemple, que la pédiatrie lyonnaise, jusqu'alors dispersée aux quatre points cardinaux de la ville, s'est vue recentrée dans un seul bâtiment, flambant neuf, mais dont la surface n'excédait pas celle d'un seul service. C'était en 2008. La rivalité entre les hommes n'a plus servi leur objectif d'excellence mais un autre, très primaire : préserver leur espace vital. Les batailles entre chefs ont été rudes, chacun a risqué de perdre ses valeurs, mais tous ont fini par trouver des compromis.

Le végétal se réjouissait de la place libérée. Il développa sans bruit ses multiples branches épineuses aux couleurs sombres. Il dégageait une légère odeur âcre faisant fuir les oiseaux.

Ces regroupements dans un espace confiné ont pris le nom de Pôles d'activité médicale. Les PAM. C'était un univers trop étroit pour tant de monde, il fallait des coupes franches. Les secrétaires ont été les premières victimes. Toutes celles qui étaient attachées à un médecin se sont vues remerciées ou transformées en « frappeuses au kilomètre ». Elles tapaient sur leur clavier des dictées anonymes, faites par des médecins anonymes, pour des gens anonymes.

« Bon début, se disait la plante perfide, mais ils peuvent encore me déraciner si je ne fais rien... » Alors elle a donné un fruit. Un beau fruit juteux, coloré, à la saveur sucrée, dans lequel tous les soignants ont croqué !

À Lyon, on l'appelait Easily ! Ce logiciel permettait la communication entre soignants, de tous les examens réalisés, de toutes les consultations données, de toutes les informations recueillies pour chacun des patients ayant mis un pied à l'hôpital. Les médecins faisaient corps à nouveau, partageant leurs informations sans retenue.

La suite on la connaît, la plante a obligé ses concepteurs à finir le travail pendant qu'elle plongeait ses racines profondément dans la terre, discrète, invisible, jusqu'en 2015.

Les coupes n'étaient plus très franches : quand des cadres de santé, des infirmières ou des médecins partaient, on ne trouvait jamais de remplaçants... C'est vrai qu'il fallait être fou pour accepter les conditions de travail et de salaire. Fou, ou arrivé d'un autre pays. Les médecins devaient compter et compter de plus en plus : compter leurs malades, compter leurs consultations, compter leurs activités, compter leurs actes, compter les médicaments qu'ils prescrivaient, compter leurs CA, RTT, les articles scientifiques qu'ils publiaient, combien dans les revues françaises, combien dans les revues internationales. Ils ont accepté sans compter leurs heures, qu'ils ne passaient plus auprès des malades mais devant leur ordinateur. Pour rendre des comptes.

Quand, en 2015, la plante eut fini son enracinement et qu'elle s'épanouit, elle dégageait une odeur pestilentielle. Il était trop tard. Avec autorité, elle affirma que, tout compte fait, les robots, plus rentables que les soignants, allaient les remplacer. Si ce n'était pas ce qu'ils voulaient, il fallait qu'ils deviennent eux-mêmes des robots.

En faire toujours plus avec toujours moins.

6
—

2017-2018 : Certains ont démissionné en silence.

2018-2019 : Beaucoup sont descendus dans la rue pour avertir qu'on compterait bientôt les morts.

Dans son bulletin numéro 61 de mai-juin 2019, le conseil de l'ordre des médecins a proposé de « remettre le soin au cœur de l'hôpital ». Mais la photo de couverture témoignait d'un soin porté par des soignants sans visage, techniciens, interchangeables, robots habillés de bleu de la tête aux pieds, aseptisés, autour d'un patient absent, endormi, son corps abandonné aux soignants. Soignants des corps.

La plante se réjouissait. Sa petite tige minuscule et fragile était devenue un méandre de lianes vénéneuses qui s'enroulaient autour des hommes et des femmes qui pensaient les souffrances, pour étouffer leur âme et laisser place à des soignants-robots.

Mais l'hiver 2019 est arrivé. Par les fenêtres de l'hôpital, les soignants ont aperçu une étrange lueur très loin du côté du levant. Une lueur aux reflets rouge et noir, inquiétante. C'était comme un feu follet qui refusait de s'éteindre et se précipitait vers eux. Beaucoup soupçonnaient une protéine grasse et dangereuse. Un virus par exemple. Personne n'ouvrit la bouche.

Sait-on vraiment quel dernier soupir a projeté le virus couronné, vers l'Occident?
Le laissant se propager jusqu'aux portes des hospices civils ?

La plante toute-puissante s'inquiéta, elle n'avait pas installé de logiciel anti-virus. Au début, ceux qui la chérissaient croyaient que les soignants robotisés stopperaient rapidement la pandémie.

Mais à partir de ce moment, les événements se sont accélérés. Le virus s'est propagé à toute vitesse et les moyens ont manqué.

La part robot des soignants a été infectée, anéantie en quelques jours.

Libérés, ces femmes et ces hommes ont renoué avec leur vulnérabilité. La maladie et la mort, ils en savaient quelque chose ! Beaucoup ont immédiatement répondu à l'appel urgent du 15, dont toutes les lignes étaient encombrées par l'angoisse populaire ! Oui ! Ils savaient prendre soin des gens et les apaiser avec des mots. Avec humanité. Le virus, en despote, obligeait ces humains-fous-des-autres à se révéler, à déployer une solidarité et une créativité sans pareil ! On les voyait, fabriquant des blouses avec des sacs-poubelles, cousant des masques avec des rideaux, recyclant des tubas de plongée et des vieux respirateurs, inventant des jeux pour les enfants, appelant les plus fragiles, écoutant les peurs, tenant la main des mourants, réconfortant les familles, faisant preuve d'une entraide solide... sans pleurer, sans broncher.

Au prix de leur vie.

Les soignants remettaient du cœur au sein de l'hôpital !

Et quand les gens confinés, tous sans exception se sont mis aux fenêtres chaque soir à 20 heures pour applaudir, pour remercier, pour reconnaître les soignants comme des hommes et des femmes porteurs d'humanité et d'efficacité, la plante monstrueuse s'est ratatinée, ses lianes se sont desséchées inéluctablement, son odeur a été emportée au-delà de l'atmosphère, il n'est bientôt resté qu'un petit tas de fumier.

Et des milliers de morts.

Que poussera-t-il là-dessus ?

Le choix nous appartient. ●

L'AUTEURE

Isabelle Poirot-Jarosiewicz est médecin spécialiste de la prise en charge des enfants avec handicap moteur depuis trente ans aux Hospices civils de Lyon et dans diverses structures médico-sociales. Coordinatrice de la commission éthique du réseau R4P, elle enseigne l'éthique à l'université de Lyon 2. Elle est également responsable du centre de compétences Spina-bifida de Lyon depuis 2005.



PARU AUX PUG

Le choix nous appartient. «Et si l'enfant que nous allons mettre au monde avait un handicap, que ferions-nous ?», collection « En lien », 2020.

[Découvrir l'ouvrage](#)

[Découvrir la collection](#)

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).